

Une ville pour écrire

Gilles Pellerin

Numéro hors-série, 2004

Québec : oeuvre du temps, oeuvre des gens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (2004). Une ville pour écrire. *Cap-aux-Diamants*, 47–51.

UNE VILLE POUR ÉCRIRE

PAR GILLES PELLERIN

L'histoire de l'écriture et celle des villes, de l'urbanisation, vont de pair. C'est à la sédentarisation des populations mésopotamiennes qu'on doit l'apparition en Occident d'un système de signes en vertu duquel il nous est possible, même en notre absence, de transmettre des informations. En somme, en se concentrant en grands groupes dans un lieu fixe, Ninive, Ur, Babylone, il semble que les humains aient cru nécessaire (utile, au moins) de se doter d'une parole durable, qui survive à l'instant fugace de l'expression. La mémoire, dans l'acception qu'en ont les historiens, venait de naître.

UNE HISTOIRE DE PAROLE

L'histoire de Québec, toutes proportions gardées, est pareillement une histoire de parole, d'écriture. Certes, un lieu, Stadaconé, préexiste à son inscription initiale dans les annales et des populations amérindiennes s'y réunissaient pour fins d'échanges, de commerce, de célébration. (Il est même loisible d'accéder à la dimension archéologique et géologique et de placer notre ville dans une échelle infiniment plus vaste que celle de son histoire avérée.) Mais c'est à une consignation, à un récit par écrit d'événements (la partie du journal de voyage de Jacques Cartier qui concerne son voyage de 1535, puis, dans le détail, de celui de Samuel de Champlain) que la coutume se réfère pour jeter les bornes, les balises de son existence, pour la doter d'une naissance et préparer la célébration prochaine de son quadricentenaire. Le 3 juillet 1608, Champlain arrive de l'est, de l'île d'Orléans, toponyme qui se souvient de France. Puis apparaît une dénomination compacte, à forme réversible (on obtient un palindrome quand on l'écrit «au son» : *Kebek*). La chose est dite : Québec. N'est pas sorti du bois qui voudrait la retourner au néant!

C'est sur la foi de cette date qu'on peut affirmer que Québec est la doyenne des villes de ce pays – comme le font les Slaves, j'ajouterai qu'elle est la *mère* de toutes nos villes. Se fût-elle appelée Ludovica, comme on a eu un moment le dessein de la rebaptiser, son histoire



se serait écrite autrement. C'est sur la latinisation du nom de Louis XIII que nous aurions construit une image symbolique; nous voilà plutôt pourvus d'un nom qui claque, Québec!, d'un cri de vigie dans la nuit, Québec! devenu cri de ralliement dans des spectacles de Robert Charlebois et de Raoul Duguay, Québec! Notre mémoire naît en appui sur l'acte de dénomination et de consignation toponymique. Le français et le Nouveau Monde (1) viennent à jamais d'établir le contact. Pendant quatre siècles, Québec croît (elle s'échappe des murs de tout bord tout côté) et décroît (son rôle politique, toute capi-

■ Arché demandant la main de Blanche, illustration tirée du roman de Philippe Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens*, (Beauchemin, 1899), planche en regard de la p. 167.

Carte de Québec en 1613.
Samuel de Champlain
relate en ces termes
son arrivée à Québec :
«De l'Île d'Orléans jusques
à Québec, il y a une lieue,
et y arrivai le 3 juillet : où
étant, je cherchai le lieu
propre pour notre habita-
tion, mais je n'en pus
trouver de plus commode,
ni de mieux situé que la
pointe de Québec, aussi
appelée des Sauvages,
laquelle était remplie
de noyers.» (*Rêves d'empire*,
Le Canada avant 1700,
1982, p. 63).



tale qu'elle soit restée, souffre encore des réductions auxquelles des gouvernements, ignorants de la valeur symbolique que revêt une capitale, se livrent à ses dépens). Il est possible d'en donner l'histoire sociale, économique et politique; un récit se construit en parallèle : celui de l'affection que lui vouent depuis si longtemps des écrivains, d'ici et d'ailleurs, qui l'ont décrite, chantée, vénérée – réponse spontanée du langage et de la littérature qui entendent fixer la réalité dans des signes, dans une réalité acoustique. Là, à l'hypothèse toponymique suivant laquelle Québec signifierait «détroit, lieu où c'est bouché», un rétrécissement des eaux, s'ajoute celle, fantaisiste, qui veut que des marins, passant la pointe de Sainte-Pétronille, se soient écriés, en apercevant le cap Diamant : «Quel bec!» Par l'intrusion d'un coefficient de légende, le réel acquiert paradoxalement de l'épaisseur.

Le rapport entre une ville et la langue est d'abord utilitaire, soit. Mais l'urbanisation, la croissance d'une ville se répercute dans le champ culturel en ceci qu'elle offre, par le rassemblement et la promiscuité, des conditions propices à la production artistique. Exemple : William Shakespeare. Eût-il été ce si grand écrivain s'il n'avait eu la chance d'écrire précisément à l'époque où Londres «explose» politiquement et démographiquement? Réciproquement, Londres fût-elle devenue la capitale du monde si elle n'avait compté, en plus de l'action politique d'Elizabeth 1^{re} et militaire de John Drake, sur un porteur de parole, sur celui qui était capable de fournir des appuis symboliques à répétition?

Le rôle de Québec est plus modeste, à l'image de son environnement démographique. Le cadre géo-culturel périphérique d'une colonie présente des perspectives différentes du cadre nodal d'une métropole. Ce que le Régime français offre comme production littéraire tient pour l'essentiel aux récits fondateurs de Cartier et Champlain (2), aux *Relations* des Jésuites et aux réflexions de Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan (qui trouveront chez Rousseau l'écho retentissant que l'on sait : l'Européen se sent ici mis en présence de l'*être naturel*). Initialement, le texte se construit sur l'exploration et la découverte. Nous revivons le *début des choses*.

La conscience littéraire *intérieure* me semble se définir un peu plus tard, en contrepoint de la prise de possession du pays par les forces britanniques. Le regard n'est plus franco-européen, mais canadien. Dans *Les Anciens Canadiens*, Philippe Aubert de Gaspé (père) raconte l'histoire emblématique de l'amitié entre Archibald Cameron of Lockheill et Jules d'Haberville que les rigueurs de l'histoire coloniale placent dans des partis adverses au moment de la chute du Canada. Québec sert de décor urbain : du temps du Régime français, les deux jeunes hommes ont fréquenté le Collège des jésuites. Le romancier en profite pour déplorer que la guerre et les aménagements urbains consécutifs aient dévisagé le quartier de la cathédrale. Sur le plan dramatique, la situation est idéale, d'autant plus que Arché (Archibald, le «montagnard écosais») éprouve pour la sœur de Jules un sentiment que la jeune fille lui rendrait volontiers si ce n'était du patriotisme qu'elle

estime de son devoir d'afficher et de confirmer en restant célibataire. Le thème des *deux solitudes* vient d'entrer dans nos lettres. Il sera repris dans *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa, *Les habits rouges* de Robert de Roquebrune et *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard.

Aubert de Gaspé inaugure de surcroît un chapitre sans cesse réitéré dès qu'il est question de la «vieille capitale», expression assez détestable, à mes yeux, dans la mesure où elle suggère la caducité politique de Québec. Québec a-t-elle le droit de changer, de se moderniser, de pactiser avec le présent? À vouloir préserver les marques de son histoire, ne se condamne-t-elle pas? Ne créerait-elle pas alors une vie artificielle, «disneyisée»? Louis Fréchette a notamment donné dans *Originaux et détraqués* quelques belles pages à ce propos. On pourrait y lire, en sous-main, ce qui fonde organiquement le roman québécois, des origines à nos jours, selon les critiques Christiane Lahaie et Georges Desmeules : les protagonistes optent tantôt pour le respect des valeurs européennes (Québec est unanimement considérée comme la référence par excellence sous ce rapport, en raison de la sinuosité de ses rues, de ses fortifications et de l'usage que les maçons y ont fait de la pierre), à l'instar des membres de l'École de Québec, et tantôt pour l'adhésion aux valeurs modernes et américaines, c'est-à-dire étasuniennes.

Notre conscience littéraire initiale se définissait alors qu'en fond de scène le statut de Québec changeait au gré des événements politiques du milieu du XIX^e siècle : rapport Durham, Rébellion, création du Haut-Canada qui ampute l'ancienne Nouvelle-France des territoires situés à l'ouest de la rivière des Outaouais, à l'exception de la pointe de Vaudreuil-Soulanges. Il aurait pu émerger ici une société neuve résultant de l'union francobritannique. Sylvie Chaput, dans *Les cahiers d'Isabelle Forest*, reviendra sur cette époque (nous sommes dans les années 1830, au moment où déferle le typhus et qu'éclate la Rébellion), où jamais le Canada n'a été aussi près de ce qu'on nous affirme qu'il devrait être. Elle campe dans Saint-Roch une scène parfaitement romantique entre Isabelle Forest et Aubert de Gaspé fils (auteur en 1837, soit dit en passant, du tout premier roman national, *L'influence d'un livre*). Québec réapparaissait ensuite dans les romans de Rosanna Eleanor Mullins (*Le manoir de Villeraï*, traduit en 1861), Joseph Marmette (*François de Bienville*, 1870; *L'intendant Bigot*, 1871; *Le chevalier de Mornac*, 1873, *La fiancée du rebelle*, 1875), William Kirby (*Le chien d'or*, roman de 1887 adapté en français par Pamphile Le May), Ernest Myrand (*Une*

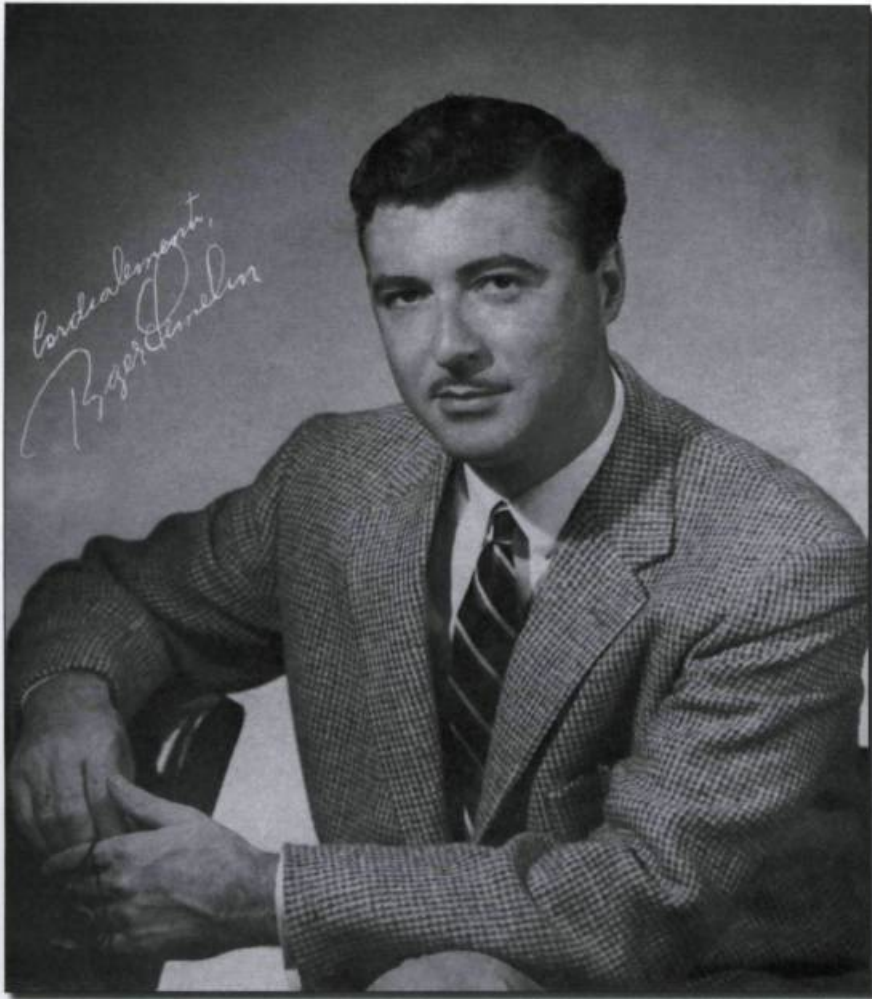
fête de Noël sous Jacques Cartier, essai à caractère narratif de 1890), John Talon Lespérance (*Les Bastonnais*, traduit en 1896). La liste peut sembler mince. Il faut se rappeler que la production romanesque est alors extrêmement limitée. Et voir dans cette pratique, apprise de Walter Scott, le début de ce qui nous vaut aujourd'hui des romans comme le *Marie Laflamme* de Chrystine Brouillet. Les Québécois n'ont pas d'histoire?

UNE VILLE ROMANTIQUE

L'écrivain Marc Rochette a créé, il y a quelques années, des *Promenades littéraires* que, selon l'un des scénarios à sa disposition, il lui arrive d'entamer par des références empruntées à des écrivains des États-Unis ayant

À la suite du baron Léon d'Arce de Lahontan, plusieurs auteurs présentent une image idéalisée de la vie des Amérindiens en comparant leurs mœurs à ceux des peuples de l'Antiquité. Intitulée *Le Grand Sacrifice des Canadiens à Quitchi-Manitou ou le Grand Esprit*, cette gravure de Bernard Picart, qui a été publiée en 1723, traduit cette vision romantique. (Collection Yves Beauregard).





■ Originaire de Saint-Sauveur, Roger Lemelin connaît beaucoup de succès avec ses deux premiers romans, *Au pied de la pente douce* (1944) et *Les Plouffe* (1948), dans lesquels il dépeint la vie des gens de ce quartier populaire de Québec. (Collection Yves Beauregard).

séjourné en nos murs. Le principe de ces promenades est simple et efficace : le guide balise le parcours (choisi parmi quelques itinéraires possibles) de stations où il nous fait lecture d'extraits tirés de la vaste production de textes d'ici et d'ailleurs portant sur la capitale. Le recours, pour lancer la visite, du haut des remparts, à la hauteur de la porte Dauphine, à telle opinion de Henry Kent David Thoreau, Howard Philips Lovecraft, Herman Melville (venu ici en voyage de nocces) ou Henry James présente l'avantage de placer d'abord le point de vue sur Québec hors de tout chauvinisme présumé. Les Britanniques ne seront pas en reste : Charles Dickens n'a-t-il pas dit de Québec qu'elle était la plus pittoresque (*the most picturesque*) des villes d'Amérique? Son site, la théâtralité des environs (les Laurentides, réputées les plus vieilles montagnes du monde), l'humidité constante (celle qui voile la réalité et l'embellit de mystère), le rétrécissement du fleuve, le traversier, les rues pentues, les portes Saint-Jean, Kent, Saint-Louis, le mélange des styles anglais, français et québécois, tout en fait la ville la plus romantique de cette partie du monde. Les écrivains n'auront de cesse de le dire.

Les États-Uniens viennent chercher ici, dit-on, un coin d'Europe. Soit. Mais il ne s'agit peut-être pas de l'Europe à laquelle on pense. Dans l'ouvrage que Lovecraft consacre à Québec et à l'«histoire du Canada» – du moins en ce qui concerne la longue époque lors de laquelle nous nous considérons unanimement comme Canadiens –, il établit notre ville comme l'une des dix plus belles au monde. La magie qui y opère, par la vertu conjuguée des brumes nordiques (celtiques, à ses yeux), de la beauté du volume des maisons et de leur fenestration, de la rigueur géographique du site et du caractère bon enfant de sa population, l'amènera à séjourner ici trois fois. Il ponctue son texte de fréquents «*God save the King!*», expression nostalgique de l'époque où l'Amérique n'avait pas encore été souillée par l'hérésie républicaine! Québec a été une capitale britannique, nous avons tendance à (vouloir) l'oublier (3). Le maître de l'effroi, dont on a parfois avancé que sa ville imaginaire d'Arkham empruntait à Québec, l'ignorait sans doute, mais il avait été précédé ici par une présence anecdotique comme en raffolent les lecteurs de littérature fantastique : la famille des Usher du texte fameux d'Edgar Allan Poe, «La chute de la maison Usher» aurait existé, selon Yves-Gérard Le Dantec. James Usher, modèle de Roderick, étant né à Boston, en 1807, et Agnes, la lady Madeline de la nouvelle, à Québec, en 1809. La période passionnée Lovecraft puisqu'en ces moments de tension, Québec, d'ancienne ennemie qu'elle était, reste fidèle à la couronne britannique en dépit de la volonté de la jeune République des États-Unis. Québec regorge d'anecdotes. Elle secrète le récit.

DES ÉCRIVAINS DANS LA VILLE

À l'initiative de Denis LeBrun (qui a participé à la création de la librairie Pantoute, des magazines *Nuit blanche* et *Le libraire*, de même que des éditions de *L'instant même*) paraissait, en 1995, un essai abondamment illustré dont j'ai assumé la narration générale, *Québec, des écrivains dans la ville*, parcours à la fois historique et géographique dans la ville. S'y trouvait décrite et illustrée cette relation bilatérale en vertu de laquelle un lieu inspire un écrivain, en retour de quoi celui-ci accroît la charge symbolique de celle-là. Pensons à Dublin et James Joyce, Berlin et Alfred Döblin, New York et John Dos Passos, Boston et Henry James, Paris et Honoré de Balzac, Paris et Victor Hugo, Paris et Émile Zola, Paris et Louis Aragon, Paris et...

Québec? L'ouvrage permettrait de réunir de larges extraits d'œuvres déjà parues et des inédits écrits pour la circonstance. Au sommaire (en sus des auteurs déjà évoqués) :



Murale de la Bibliothèque Gabrielle-Roy. Photo : Jacques Saint-Pierre, 2003.

Aude, André Berthiaume, Adrienne Choquette (*Laure Clouet*), Guy Cloutier (*La cavée*), Octave Crémazie, Esther Croft, Alain Grandbois (*Visages du monde*), Jacques Ferron (*Le ciel de Québec*), Madeleine Ferron, Marie Guyart, Jean-Charles Harvey (*Les demi-civilisés*), Anne Hébert (*Le premier jardin, Kamouraska*), Louis Jolicœur, Marie Laberge, Sylvain Lelièvre (pour une partie de ce qui deviendrait *Le troisième orchestre*), Roger Lemelin (*Au pied de la pente douce, Les Plouffe, Pierre le magnifique*), Claire Martin (*Dans un gant de fer*), Andrée A. Michaud, Suzanne Paradis, Stanley Péan, Gilles Pellerin (*Ni le lieu ni l'heure*), Jacques Poulin (*Mon cheval pour un royaume, Jimmy*), Jean Provencher et Pierre Morency (qui ont depuis lors contribué au *Regard infini*), Monique Proulx, André Ricard et Gilles Vigneault.

Au gré des initiatives – comme le collectif policier *Meurtres à Québec*, les ouvrages nés de l'association du photographe Claudel Huot et de l'historien Michel Lessard (*Québec, ville de lumière, Québec sous la neige*), la murale à la bibliothèque Gabrielle-Roy – on se rappelle que la veine ne s'est pas tarie grâce aux Alain Beaulieu, Jacques Côté, Louis-Guy Lemieux et Jean-Jacques Pelletier.

Lire, se donner le luxe de découvrir une ville par les yeux des autres et de ses propres yeux. Je repense à Dublin et à des citations de bronze tirées d'*Ulysse* et fondues dans la chaussée. J'envie les Trifluviens de pouvoir déambuler au milieu de la poésie. Je me réjouis de l'initiative de la murale de la bibliothèque. Je rêve d'une célébration visible de la littérature dans notre ville, car je suis

redevable de ce que j'en sais à ces phrases de beauté (et de dureté, et de détresse, et de noblesse, et de délire, et d'apothéose) grâce auxquelles nous habitons un univers élargi. À la fin d'une promenade, Marc Rochette nous fait remarquer, après avoir lu un extrait de Grandbois où il est question de noyers, qu'on vient d'en planter le long de la chaussée des Écossais. Les villes sauraient donc lire? ♦

Gilles Pellerin est écrivain et éditeur à L'instant même.

Notes :

1) Le descendant que je suis d'Acadiens ayant vécu pendant trois générations à Port-Royal n'oublie jamais l'antériorité de l'Acadie sur la Nouvelle-France. L'œuvre de mémoire, toutefois, trouve ici une continuité que les rigueurs de la déportation ont empêchée dans ce Port-Royal débaptisé. Québec, plutôt que Port-Royal ou Tadoussac, s'inscrit comme une marque de permanence.

2) Il n'est pas question de prétendre ici qu'il s'agit là d'écrivains. Parlons plutôt d'une inscription première – dont l'importance saute aux yeux de quiconque a vu *Pour la suite du monde* de Pierre Perrault : Alexis Tremblay se réfère à la relation de Cartier comme à un texte sacré, lui conférant une dimension mythique au sens fort puisqu'il en escompte un guide des usages.

3) Le Musée national des beaux-arts du Québec nous rappelait, lors d'une exposition inaugurée en 2000, que Québec a été capitale de la Nouvelle-France et de l'Amérique du Nord britannique avant de devenir celle d'une province canadienne.